BULLETIN

DES

AMIS DE LEON BLUM

Secrétariat général :

18, rue Duret - PARIS-16e

N° 13 - FEVRIER 1966

SOMMAIRE :

Alexandre Bracke... Vincent Auriol 1

Bracke, le premier président de notre Société. 4

Vincent Auriol : « Bracke, symbole de la fidélité » 5

Léon Blum : « Nous sommes tous fiers de vous » 5

Jean Texcier : « Tout en lui était à la fois distingué et populaire » 6

Paul Ramadier : « Bracke ou de la colère » .. 8

Maurice Lacroix : Desrousseaux helléniste .. 9

Charles Astruc : l'helléniste Alexandre-Marie Desrousseaux 11

Bracke-Desrousseaux : « Ne pas laisser sombrer l'héritage » 15

ALEXANDRE BRACKE...
...VINCENT AURIOL

La présentation de ce numéro spécial consacré au dixième anniversaire de la mort de Bracke aurait dû être signée Vincent Auriol : l'hommage à la mémoire de notre premier président ne pouvait émaner que de celui qui lui avait succédé. Le destin en a décidé

autrement. C'est donc une voix anonyme et collective qui « ouvre » ce bulletin.

Bracke ! Vincent Auriol ! Tout apparemment les différenciait. L'un avait hérité du guesdisme une sorte de rigueur qui pouvait passer pour de la sécheresse. L'autre avait puisé dans la terre languedocienne et son admiration pour Jaurès la ferveur du verbe. A l'analyse sans pitié du premier répondait la poésie chantante du second. Le Nord. Le Midi. Des kilomètres les séparaient.



Bracke démontrait. Auriol voulait séduire et émouvoir. Mais le premier entendait l'objection à laquelle le second répliquait d'instinct.

Et cette opposition n'était qu'apparente. Tous deux socialistes, tous deux humains, tous deux fidèles, tout au long de leurs vies, à leur choix d'adolescents. Voilà qui les unissait et réunissait plus que des différences nées un peu superficiellement de tempéraments dissemblables.

Secrétaire général du groupe socialiste à la Chambre des Députés, lorsque Léon Blum en devint le Président, Vincent Auriol devait être, puis demeurer son collaborateur sans doute le plus proche (avec Oreste Rosenfeld dans le domaine de la confection quotidienne du journal et du commentaire de l'événement du jour). Et Bracke fut choisi par le directeur du « Populaire » pour assurer son intérim lorsqu'il fut appelé à diriger les affaires publiques.

L'un et l'autre, l'un après l'autre, furent nos Présidents. Et nous les pleurons l'un et l'autre en même temps qu'il nous est difficile de les dissocier de leurs compagnes, elles aussi, à la fois si dissemblables et si constantes.

Que Luce Bracke cache sa sensibilité sous la gouaille et le trait incisif, Michèle Auriol, la sienne, sous la distinction et l'indulgence, l'une et l'autre auront été pour leur compagnon des collaboratrices et, un peu, des protectrices au sens exact du terme.

Chacun de nos Présidents aura apporté, pour la réalisation de notre but — faire connaître dans sa totalité la vie et l'œuvre de Léon Blum — et à sa manière, sa part d'effort et d'imagination. Et ils nous auront enrichis de la profondeur de leur humanisme. C'est leur être fidèle à l'un et à l'autre — et à Léon Blum qu'ils ont servi de leur respect et de leur affection — que de poursuivre sans eux le chemin commencé avec eux.

BRACKE
LE PREMIER PRÉSIDENT DE NOTRE SOCIÉTÉ

Si Bracke a été nommé, sans hésitation, d'un accord unanime, Président de la Société des Amis de Léon Blum au moment même de sa création, cela tenait, avant tout, bien entendu, au respect dont il était entouré. Mais c'était surtout le témoignage d'un sentiment plus profond, plus difficile à analyser. Bracke personnifiait, avec une rare perfection, avec un naturel et une simplicité plus rares encore, l'image exemplaire d'un mode de vie et de pensée. Il personnifiait un alliage qui fait honneur au socialisme, l'association du courage, de l'altruisme et de la culture.

Bracke avait le mépris des honneurs, mais le culte de l'homme et de l'amitié. Il avait le mépris de l'argent, mais l'amour des livres, de toutes les formes de l'art. Sa vie était calme, simple, presque retirée, mais il participait avec son cœur à tout ce qui survenait dans le monde ; il vibrait, il réagissait avec plus d'élan que les plus jeunes, dès qu'apparaissaient l'injustice, l'égoïsme ou la déraison.

Ses qualités, ses traits de caractère avaient tissé entre Léon Blum et lui des liens d'une exceptionnelle richesse. Dans tous les domaines, les deux hommes se comprenaient. Ils s'estimaient réciproquement. Même si parfois leur analyse des problèmes politiques ou les jugements qu'ils pouvaient porter sur les hommes n'étaient pas exactement les mêmes, aucun des deux ne mettait jamais en doute la sincérité, ni l'intégrité de pensée de l'autre.

Bracke avait un long et glorieux passé de militant ; il était de dix ans plus âgé que Léon Blum. Mais il accepta, en 1936, de le remplacer à la direction politique du « Populaire ». Et, en 1944, ce fut lui qui, après avoir été arrêté à son tour, écrivit la préface du livre « A l'échelle humaine », et se chargea de corriger les épreuves. Quant à Léon Blum, j'en ai été le témoin, il admirait en Bracke le socialiste nourri d'expérience, le militant qui avait, en France et dans l'Internationale, participé à l'élaboration historique de l'action et de la doctrine. Il admirait l'humaniste, dont la culture universelle était aussi infaillible que la mémoire. Et surtout, trait rare chez Léon Blum, il ne manquait jamais, dans toutes les circonstances difficiles, de se préoccuper de la réaction de Bracke, de rechercher son avis ou son accord.

Voilà pourquoi le premier Président de la Société des Amis de Léon Blum devait être Bracke. Voilà pourquoi je suis particulièrement ému en lui rendant aujourd'hui un fidèle et respectueux hommage.

Robert BLUM.

Vincent Auriol :

« Bracke, symbole de la fidélité »

A l'occasion du dixième anniversaire de la mort de Léon Blum, une manifestation organisée par notre Société a eu lieu à la Sorbonne. Vincent Auriol la présidait.

Il devait s'exprimer ainsi :

« ... Un grand citoyen nous manque aujourd'hui dont nous ne séparons jamais le nom de celui de Léon Blum, notre cher Bracke, symbole de la fidélité à la pensée socialiste qu'il a enrichie de toute sa science et de tous les trésors de son esprit. »

Léon Blum :

« Nous sommes tous fiers de vous »

Dans « Le Populaire » du 29 septembre 1949, à l'occasion du quatre-vingt-huitième anniversaire de Bracke — le dernier qu'il put célébrer — Léon Blum écrivait :

« ... Nous sommes tous fiers de vous, mon cher Bracke, et pour ceux que vous avez admis dans votre amitié, la fierté est double. Nous sommes fiers de vous parce que vous êtes vous. Nous sommes fiers que dans nos rangs, au premier, figure le magnifique exemplaire humain que représente votre personne. Nous vous admirons, nous vous respectons, nous vous chérissons.

« Nous n'avons jamais été dupes de cette rudesse parfois un peu brusque et impatiente que vous donnez volontiers parfois à l'expression de votre pensée. Nous savons que vos impétueuses saillies traduisent à la fois l'originalité, la richesse et la franchise absolue de votre esprit. Tous nous avons éprouvé la droiture, la loyauté, la fidélité inflexible de votre caractère. Sans qu'aucun de nous, peut-être, soit capable de la mesurer exactement, nous avons tous perçu l'universalité de votre culture sans cesse enrichie par une curiosité toujours vigilante. Et ceux-là même qui vous connaissent de moins près que vos amis, devinent bien, rien qu'à vous voir et à vous entendre, à quel point vous êtes sensible, pénétrant et bon.

« Plus encore que comme un savant ou comme un érudit admiré de ses pairs, vous nous apparaissez comme l'un des derniers parmi les grands humanistes — en prenant le mot dans son acception clas-

sique, au sens où on l'entend quand on l'applique à Erasme, à Rabelais ou à Montaigne, aux messieurs de Port-Royal. Vous tenez d'eux non seulement l'immensité des connaissances, mais la largeur novatrice des vues et ce courage de la raison qui ne recule devant rien. Seulement, et c'est ici que notre fierté redouble et nous semble s'étendre à nous-mêmes, vous êtes un humaniste socialiste. Depuis que vous avez atteint l'âge d'homme et tout en préservant jalousement l'indépendance de votre pensée de savant, vous avez placé votre pensée et votre science dans la perspective de votre conviction socialiste.

« Il est donc bien naturel que tous les socialistes vous considèrent comme leur maître, comme la personnification la plus complète, la plus élevée de la conviction qui leur est commune avec vous. Vous incarnez pour eux la pureté, l'authenticité de la doctrine et spécialement de cette critique marxiste, dont vous demeurez depuis la mort de Plekanov, de Kautsky, d'Otto Bauer, le grand exégète, le grand interprète. Vous incarnez les origines et les traditions de notre Parti français, puisque vous avez été à la fois l'un des plus proches parmi les disciples de Guesde et parmi les amis de Jaurès. Vous incarnez son unité dont vous fûtes l'un des fondateurs et que vous avez su préserver, et maintenir dans les crises les plus périlleuses, en la cautionnant de votre personne et de votre nom.

« Cher ami, pardonnez-moi de m'être adressé directement à vous, comme si je vous recevais à l'Académie. Ce petit ridicule ne vous trompera pas sur mes sentiments. Je n'ajouterai rien, sinon que nous sommes heureux de vous sentir parmi nous, que nous goûtons comme un bien personnel cette inaltérable, cette miraculeuse jeunesse dont votre femme, Luce Bracke, toujours intrépide, toujours vive et charmante, partage le privilège avec vous. Eprouvez demain, tous deux, quelque douceur, en ce jour anniversaire, à sentir battre autour de vous, tant de cœurs reconnaissants et fraternellement attendris. »

Jean Texcier :

« Tout en lui était à la fois distingué et populaire »

Au lendemain de la mort de Bracke, Jean Texcier, l'ami de tous les jours, « l'ourson » des lundis soirs, le voisin et le confident, écrivait dans « La Gazette de Paris » :

« Bracke-Desrousseaux, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-treize ans passés, fut, durant toute sa vie, un exemple de

probité intellectuelle et citoyenne. Il était « Bracke » par sa mère, et ce fut ce nom qu'il choisit pour sa vie politique. Il était Desrousseaux par son père qui fut le chansonnier populaire lillois, auteur, non seulement du « P'tit Quinquin » — qui est devenu comme un chant national du Nord, connu de tous, et plus encore que le « J'irai revoir ma Normandie » des frères Bérat — mais d'un nombre considérable de chansons qui, tout en étant de patois « lillo », sont de la grande veine des chansonniers populaires français.

« Bracke-Desrousseaux était très fier de ses origines et, helléniste, d'une classe supérieure — connu dans le monde entier — son humanisme vivant savait accorder parfaitement la culture méditerranéenne, ou « gréco-latine » aux façons et traditions populaires de ce Nord, dont il était le fils patriote.

« Socialiste dès l'adolescence, il n'avait pas eu besoin d'attendre la lecture de Marx, comme de cet Engels qu'il était fier d'avoir rencontré à Londres et dont il a traduit l'œuvre en vingt volumes, pour savoir de quel côté il était. C'était celui du peuple.

« Tout en lui était à la fois distingué et populaire. Sa passion intelligente et sensible fut toujours d'accorder la Tradition avec la Révolution, sachant très bien que la vie n'est point faite de rupture, mais bien de transformation — sinon de transfiguration — se fondant sur le fait que l'homme, la société et le monde portent en eux tout à la fois le passé, le présent et l'avenir.

« Sa qualité héroïque et simple, était ce goût extrêmement exigeant qu'il avait de la clarté. Etudiant boursier — et de qualité exceptionnelle — alors qu'il aurait pu choisir une agrégation de lettres, d'histoire ou de philosophie, il avait choisi d'être agrégé de « grammaire » et, après l'Ecole Normale Supérieure, il fut professeur de philologie grecque à l'Ecole des Hautes Etudes, cette annexe de la Sorbonne.

« Je vois dans cette prédilection un grand enseignement humain, beaucoup plus qu'un choix scolaire. Bracke était bien d'accord avec Boileau — qu'il admirait d'ailleurs comme « versificateur » parfait — pour penser que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement » et que « les mots pour le dire arrivent aisément » ; cependant il donnait à la précision du langage une importance considérable, car il y a une tromperie des mots mal employés qui peut aboutir au désordre de la pensée. On s'en aperçoit aujourd'hui.

*
* *

« Le Parti socialiste a perdu avec Bracke le militant exemplaire des temps « héroïques » et aussi de ceux dont on dit qu'ils ne le sont plus, parce que, sans doute, les âmes sont moins trempées, mais aussi parce que les consciences saisissent moins bien qu'hier l'importance, non seulement des mots, mais aussi des principes que l'on sépare des faits alors que Bracke les réunissait par cette connaissance parfaite et par ce goût de l'ordre supérieur qu'avait en toute chose — avec la passion de l'honnêteté — ce révolutionnaire qui savait tout replacer à la fois dans l'histoire des idées et dans l'histoire des événements se confondant avec l'histoire de l'homme. »

Paul Ramadier :

« Bracke ou de la colère »

A l'occasion du quatre-vingt-dixième anniversaire de Bracke, Paul Ramadier avait tracé dans « Le vétéran socialiste » de septembre 1951, sous le titre affectueux : « Bracke ou de la colère », le portrait que voici :

« Dans le temps lointain où je faisais partie de la C.A.P. (1) (après la scission de Tours) une tradition voulait que l'on commençât avec un retard, d'ailleurs variable, afin que l'on ne donnât aux habitudes d'irrégularité, une trop grande régularité. Bracke était toujours un peu en retard sur le retard général, mais sans excès.

« Il entrait la tête basse ; mâchonnant un cigare et bougonnant un peu dans sa moustache. Ses yeux myopes cherchaient sa place habituelle, il serrait les mains autour de lui, levait sa canne non pour rosser un camarade, mais pour la poser, puis s'asseyait.

« La discussion commençait. Le secrétaire général faisait défiler les questions d'ordre ou de forme, d'un air un peu las et comme ennuyé. La C.A.P. ne prêtait qu'une attention distraite. Tout d'un coup une voix s'élevait, un coup de trompette, véhément, impérieux, agressif. Renaudel demandait une explication. Est-ce que cela est vrai ? Est-ce que ceci est faux ? Et pourquoi a-t-on agi ainsi ? Le coup était rude, dans la placidité de ce début de séance et les conversations soudain s'étaient tues. Et dans le silence l'on entend : « Je demande la parole ». Bracke lançait une espèce de japement furibond et, dès que le président lui donnait la parole, parfois même un peu avant, le voici qui, derrière ses lorgnons et sa moustache, déployait dans la colère toute la force de ses cordes vocales. Le dialogue se poursuivait entre le clairon de Renaudel et l'aboiement de Bracke et, d'aventure, quelque camarade allumait sa colère au feu de cette discussion enragée, et apportait une note plus aiguë ou plus grave à ce duo qui avait des airs de duel.

« Ils se piquaient au jeu et, parfois, le clairon se mettait à sonner la charge sur un rythme endiablé, tandis que Bracke lançait son bouledogue furieux. La fureur atteignait à certains moments un si haut degré qu'elle dégénérait en colère, en vraie colère. Le ton baissait, on couvrait les propos de gravité. Le choc allait être rude. Le choc était rude. Et puis, la séance levée, Bracke et Renaudel allaient prendre un bock sur les boulevards.

« Jamais nul n'a porté l'art de la colère à un si haut degré que Bracke. Les degrés et les variations de sa colère étaient infinis. Ils allaient du bougonnement indistinct, du propos articulé à part soi, le regard dirigé vers le sol, jusqu'à la grande sortie où il écrasait de son ironie la déplorable victime jusqu'à l'invective et l'injure. Mais l'injure de Bracke n'était jamais monosyllabique, il lui fallait beau-

(1) C.A.P., c'est-à-dire Commission Administrative Permanente du Parti S.F.I.O.

coup de mots : le premier était violent ; le second le retenait ; au troisième, l'indignation lui coupait la parole ; il reprenait haleine, sur le ton courtois, l'ironie tentait de glacer les formules ; il semblait qu'un feu interne le dévorât et la température s'élevait tandis qu'il se congestionnait, que sa voix devenait rauque, jusqu'au malaise ; il le surmontait d'un rire et achevait par la pire, par la plus outrancière de toutes les injures : une formule de politesse, soulignée d'un coup de chapeau et d'une profonde inclinaison du buste.

« La colère de Bracke avait toutes les vertus et tous les emplois de l'éloquence. Elle argumentait et réfutait ; elle s'enflait d'indignation, se soulevait d'enthousiasme, se gonflait de mépris, devenait tendre ou sévère, sans se départir de la véhémence propre à sa nature de colère. Il n'y a rien de tel que l'outrance pour donner toute sa valeur à un jugement modéré. La sagesse ne fait croire à elle-même que si elle se travestit un peu.

« Bracke, lui-même, exprima le plus juste sentiment un jour qu'un disciple tempétueux associait le mobilier à sa colère. Ce disciple jetait des regards qui n'avaient pas l'abri des lorgnons ou de l'ombre épaisse des sourcils et révélaient leur fureur avec innocence : « Apprenez, mon cher ami, s'écria-t-il, qu'il ne faut jamais prendre de grandes colères que pour de toutes petites choses. »

« Je ne sais comment cet helléniste s'arrange avec Aristote pour qui la colère est la vengeance du dédain. Pour Bracke c'est beaucoup plus une forme de discours, un mode original et paradoxal d'expression, qui met du ragoût au bon sens et l'empêche de verser dans la banalité. Quelle joie d'être sage sous l'apparence de la folie, d'être bon sous la forme de la cruauté.

« Etonner d'abord ; rassurer ensuite, c'est bien en effet le meilleur moyen de ravir. »

Maurice Lacroix :

« L'activité du socialiste et celle de l'helléniste puisaient aux mêmes sources »

Bracke-Desrousseaux : ce double nom recouvre deux activités différentes dans leur forme, mais complémentaires dans leur réalité. Le militant socialiste savait tout ce que la démocratie doit à la Grèce et quels services la culture classique peut rendre, aujourd'hui encore, à la cause de la justice sociale.

Au début de sa carrière universitaire, il parut s'orienter plutôt vers la philosophie latine. A sa sortie de l'Ecole Normale, il entrait à l'Ecole française de Rome. Mais il décida de se consacrer plus particulièrement aux études grecques.

Il avait été le disciple du maître exigeant et minutieux que fut Edouard Tournier. Celui-ci affirmait volontiers que Desrousseaux était son meilleur élève — avec Paul Couvreur, à qui une mort prématurée n'a pas permis de donner toute sa mesure, mais qui nous a laissé une remarquable édition de l'Anabase.

Desrousseaux collabora étroitement avec son ancien maître. Tournier avait publié une excellente édition des tragédies de Sophocle. Desrousseaux en fit une scrupuleuse révision. Son apport aux éditions ultérieures a été précieux. Il donnait en même temps à la collection des classiques Hachette des morceaux choisis d'Hérodote. Nous lui devons aussi des extraits de *Lucien* et une traduction de *Bacchylide.*

Desrousseaux fut, de bonne heure, chargé de diriger des travaux de grec à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Il assura pendant de longues années (même au cours de son mandat parlementaire) un enseignement remarquable, particulièrement consacré à l'établissement des textes pour lequel il était fortement armé par sa connaissance approfondie de la langue, de la métrique et de la paléographie.

Ses élèves appréciaient la rigueur de son travail et l'aimaient aussi pour l'amicale affection qu'il joignait à ses exigences. Un des plus remarquables, Alphonse Dain (mort récemment), qui fut son suppléant, puis son successeur à l'Ecole des Hautes Etudes, a souvent proclamé tout ce qu'il devait à son vieux maître. Pour lui rendre un pieux hommage, il donnait le nom de Rufianum (du latin *rufus,* roux) à un pied dont ses recherches sur la métrique grecque lui avaient révélé l'existence.

Si l'activité intellectuelle de Desrousseaux était essentiellement tournée vers l'hellénisme, sa curiosité s'étendait à d'autres domaines. Sa connaissance de l'Allemand, lui permit de publier une traduction d'Engels. Il voulut, un jour, s'initier à la poésie chinoise, et pour cela, il apprit le Chinois. Il estimait en effet que si une traduction peut permettre à un plus grand nombre de lecteurs la connaissance d'une œuvre, si elle peut parfois éclairer d'un jour nouveau certains caractères de l'original, un travail en profondeur exige le recours direct au texte. Il exprimait cette idée avec humour en disant, lors des débats sur la création d'une agrégation des lettres modernes, que ceux qui prétendaient faire un travail scientifique sur des traductions lui rappelaient la femme-colosse de la Foire de Lille, dont le manager disait : « qu'elle parle quatorze langues, mais que pour la commodité de l'aimable auditoire, elle les parlera en Français ».

Mais les recherches que Desrousseaux faisait dans des domaines étrangers au Grec ne le détournèrent jamais de sa tâche principale. Même quand son âge ne lui permit plus de poursuivre son enseignement, il continua son travail. Jusqu'à sa mort, il se consacra à l'édition d'*Athénée* dont la société Guillaume Budé lui avait demandé de se charger. Les informations que l'on tire d'*Athénée* sont précieuses pour la connaissance du monde

grec. C'est dire quels services le travail de Desrousseaux rendra, là encore, à l'hellénisme.

Cet éminent spécialiste ne considérait pas que la culture grecque dût être un domaine réservé à quelques érudits. Il y voyait à juste titre une des sources essentielles de notre civilisation et ne laissait échapper aucune occasion d'affirmer son souci de maintenir dans notre enseignement secondaire une solide culture classique. L'Association pour l'encouragement aux études grecques a eu en lui un de ses présidents ; il a toujours été un ami sûr pour la Socété des professeurs de Français et des langues anciennes. Son discours de 1923 à la Chambre mit pleinement en lumière sa pensée profonde. Démocratiser l'enseignement, c'est l'ouvrir largement, et sans privilège de classe aux enfants de toutes origines, ce n'est pas tarir les sources de la culture ou ne la dispenser que dans des conditions d'efficacité diminuée. Refusant d'opposer les Lettres aux Sciences, Desrousseaux dénonçait les dangers d'une instruction prématurément spécialisée. Car il pensait que la formation de l'homme ne doit pas se limiter à ce qui lui servira dans l'exercice de sa profession. Sa conception de l'enseignement était aux antipodes des vues technocratiques de nos maîtres actuels.

Son grand souci était de libérer l'homme en vue de permettre le plein épanouissement de ses facultés. L'activité du socialiste et celle de l'hellénisme puisaient aux mêmes sources. »

Charles Astruc :

« Il y avait entre Bracke et l'hellénisme, comme une harmonie préétablie »

M. Charles Astruc, qui fut l'un des derniers élèves de Bracke — ou plutôt d'Alexandre Desrousseaux, le grand helléniste — a fait en 1956 une conférence sur son maître. Il nous a donné l'autorisation — dont nous le remercions — d'en publier des passages :

« Alexandre-Marie Desrousseaux, c'était le professeur de grec, le grand philologue, l'helléniste de renommée mondiale. Arrêtons-nous un instant sur ce nom d'*helléniste:* Pour certains, une telle appellation ne recouvre pas grand-chose de bon : ces hellénistes ne sont-ils pas des remueurs de vestiges définitivement périmés, de doux maniaques occupés à collectionner des faits qui n'intéressent plus personne (comme d'autres perdent leur temps à rassembler des tabatières ou des soldats de plomb), des gens qui s'épuisent à apprendre une langue si complexe qu'ils ne la savent jamais à fond — et une langue morte, par dessus le marché !

Comment, à notre époque, peut-on garder encore ses regards tournés vers un passé si lointain, alors qu'il y a tant à faire aujourd'hui, et que l'avenir nous sollicite de façon si pressante ? A ces objections de l'avocat du diable, la double carrière de Bracke a déjà répondu par l'exemple, et lui-même a plus d'une fois proclamé avec chaleur qu'il n'y avait en lui aucune contradiction entre l'helléniste et le socialiste.

« Voyez-vous, l'helléniste digne de ce nom, c'est en quelque sorte un homme qui transmet de la lumière, un coureur olympique qui passe le flambeau qui ne s'est encore jamais éteint à travers les pires tempêtes de l'histoire ; il fut allumé jadis, il y a plus de vingt-cinq siècles, sur les bords de la Méditerranée orientale, par le petit peuple grec. Peuple petit par le nombre, installé sur les terres étroites et pauvres, mais grand à jamais par cette prodigieuse lumière civilisatrice qu'il a fait rayonner sur le monde pendant les deux ou trois cents ans de sa suprématie. Les Grecs n'ont certes pas tout inventé, mais ils ont porté bien des choses à un point d'accomplissement qui n'a pas fini d'avoir une valeur exemplaire. Ils ont posé les fondations de notre civilisation occidentale (qui, à son tour, a essaimé sur toute la terre), et ils sont à l'origine de nos sciences, de nos arts et de nos lettres. La langue grecque, qui a continué sans interruption à vivre, tout en se transformant, dans la Grèce même, anime plus ou moins souterrainement les diverses langues européennes, qui lui ont tant emprunté, et c'est encore à elle qu'ont recours (même quand ils la maltraitent) nos médecins et nos philosophes pour donner des noms à leurs innovations.

« En bref, si l'hellénisme, qui constitue la part la plus précieuse de notre patrimoine européen, cessait brusquement d'être compris et cultivé parmi nous, ce serait comme si l'on amputait notre civilisation de sa mémoire et de son idéal.

« Je ne me suis pas éloigné du maître que nous fêtons ce soir, pendant ce qui vous a peut-être semblé une digression, et j'en appelle à son témoignage. En 1932, dans l'allocution qu'il prononça en quittant la présidence de l'*Association des études grecques*, M. Desrousseaux, après avoir évoqué ces études auxquelles il disait avoir donné une part de sa vie, « *et non... la plus petite* », définissait comme ceci la tâche commune des hellénistes : « *Une œuvre qui assure, avec le culte de la beauté, la permanente liaison de notre civilisation avec ses nobles origines.* »

« Il y avait, entre Bracke et l'hellénisme, comme une harmonie préétablie. Lorsqu'il fit connaissance avec les Grecs antiques, il dut bientôt se reconnaître en eux. Cette simplicité merveilleuse que les Anciens alliaient à la plus authentique grandeur de l'esprit, n'était-ce pas aussi un des traits dominants du caractère de mon bon maître, un trait qu'ont souligné à l'envi tous ceux qui l'ont approché ? Ce souci de l'équilibre et de la mesure, cet humanisme (car, pour les Grecs, « *l'homme est la mesure de toute chose* »), ne les retrouvons-nous pas chez celui dont la vie fut une réussite si pure, dans sa modération, et dans sa généreuse disponibilité à l'égard de tous les aspects de l'humain ?

« La révélation de la valeur de l'hellénisme vint certainement de bonne heure au fils du chansonnier lillois, car, en ce temps-là, on commençait plus tôt que de nos jours l'étude des langues classiques. Mme Bracke, qui veille avec tant de ferveur sur le souvenir de notre grand ami, m'a raconté que la mère de celui-ci, cette femme admirable qui consacrait ses gains de modiste à parfaire l'éducation de ses enfants en leur faisant donner des leçons particulières judicieusement choisies, s'était en outre initiée elle-même aux rudiments de la grammaire grecque pour faciliter les premiers pas de son fils dans cette nouvelle discipline. L'enfant n'allait pas tarder à y briller, et vous ne serez pas étonnés d'apprendre qu'il remporta, vers la fin de ses études secondaires, un prix de grec au Concours général des lycées et collèges.

« Plus tard, voici venir d'autres concours sensiblement plus ardus, et l'orientation définitive de l'étudiant se précise très rapidement. Quatre années à l'Ecole Normale Supérieure, l'agrégation à vingt-trois ans, un séjour de deux ans à l'Ecole française de Rome, qui lui permet d'étudier à loisir les manuscrits grecs dans les bibliothèques italiennes, et c'est bientôt la nomination en 1887, comme maître de conférences à la faculté des Lettres de Lille, Bracke a alors vingt-six ans, et ce qu'on le charge d'enseigner, c'est la *philologie* grecque. La philologie, et non pas la philosophie, comme l'ont imprimé à tort plusieurs journaux au lendemain de sa disparition. J'y insiste, parce qu'un des mérites les plus éclatants d'Alexandre Desrousseaux est précisément d'avoir donné une impulsion nouvelle aux études philologiques en France. Il a été, dans ce domaine, à la fois un initiateur et un praticien hors de pair. J'emploie exprès le mot de *praticien*, qui fait penser aux choses médicales. Les textes anciens, tout comme les corps humains, ont en effet leur *pathologie*, et le philologue, c'est en somme un médecin, un chirurgien même, qui doit essayer de les débarrasser de leurs maladies et de réduire les accidents qui les ont défigurés. Car les chefs-d'œuvres grecs, entre autres, n'ont pas traversé les siècles, de copie en copie manuscrite, sans se déformer par endroits, sans s'altérer, parfois profondément. Le philologue intervient et tâche, par des méthodes fort délicates, de retrouver ce que l'auteur ancien avait écrit réellement au lieu de tel mot manifestement absurde, ou bien de tel autre devenu illisible dans le manuscrit, qui a été grignoté par les vers ou entamé par le feu.

« Un tel travail exige le rassemblement de plusieurs qualités qui ne sont pas souvent réunies en un seul homme : une grande patience, une érudition sans défaut, une connaissance du grec aussi étendue que possible, et j'ajouterai — alliée à la modestie d'un bon artisan, une sorte d'intuition qui s'apparente au génie. Chez Bracke, toutes ces qualités étaient présentes à un degré éminent, et la dose de génie dépassait de beaucoup celle qui est réservée au philologue de modèle courant. Ces qualités, il les a conservées jusqu'à un âge très avancé : je crois bien qu'il avait dépassé les quatre-vingt-dix ans lorsqu'il proposa, pour un texte de Sophocle, une de ces corrections éblouissantes qui font l'admiration des connais-

seurs, la solution élégante (comme disent les mathématiciens) d'une difficulté sur laquelle tous les grands hellénistes, depuis la Renaissance, avaient trébuché.

« Dès ses débuts, notre ami s'était imposé comme un maître. Aussi ne resta-t-il que quatre ans à Lille : en 1891, il fut appelé à Paris, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, où, pendant plus de cinquante ans, il poursuivra cet incomparable enseignement, cette féconde initiation à la méthode philologique, dont tant de savants ont été et sont encore marqués. Le statut particulier de l'Ecole des Hautes Etudes convenait à merveille au tempérament de Bracke : elle est logée dans les locaux de la Sorbonne, mais elle en reste indépendante ; on n'y est pas nommé professeur, mais directeur d'études ; c'est en quelque sorte un *laboratoire* où l'on fait avancer la recherche par un travail d'équipe ; on y élabore la science nouvelle, tandis que la Sorbonne diffuse aux étudiants la science déjà faite. Le côté pionnier d'Alexandre Desrousseaux, son dévouement à la communauté, sa générosité inlassable, tout en lui s'accordait parfaitement à ces conditions de travail. Il ne quitta jamais cette école qu'il aimait pour briguer des chaires plus enviées ; il continua à y enseigner, bien après l'âge ordinaire de la retraite, jusqu'à ce 14 juin 1944 où je suivis là son dernier cours. Il avait alors quatre-vingt-trois ans.

« En 1937, Bracke avait reçu le genre d'hommage le plus propre à toucher le cœur d'un grand professeur. En présence des plus hautes personnalités politiques (Léon Blum, alors ministre d'Etat, était là), ainsi que de l'élite de l'Université, on lui remit un beau volume de 500 pages, les *Mélanges Desrousseaux*, où plus de 50 de ses élèves et de ses amis avaient écrit chacun une savante étude. Si vous ouvrez le livre à la table des matières, vous y verrez briller un bon nombre des plus grands noms de l'hellénisme contemporain. J'ajoute que de très nombreux témoignages de sympathie avaient afflué vers lui à cette occasion, de toutes les parties du monde : ses anciens élèves étrangers, souvent devenus professeurs ou même recteurs d'université avaient joint par écrit leurs louanges à celles que les discours de circonstance faisaient retentir dans la cérémonie parisienne.

« Ce jour-là, un des orateurs insistait avec raison sur deux caractéristiques fondamentales de la personnalité de Bracke : la conscience et le désintéressement. Pour lui, un travail n'était jamais tout à fait terminé, car toujours demeurait une possibilité de le reprendre pour faire mieux. D'autre part, si vous lui adressiez un de vos travaux, ou même s'il apprenait simplement que vous prépariez une édition ou une traduction de tel ou tel auteur, vous receviez bientôt de lui un précieux dossier de notes et d'observations sur le sujet précis de votre étude. Il a fait ainsi bénéficier de sa science et de son expérience incomparables, avec une prodigalité dont on n'a pas d'autre exemple, des générations d'éditeurs et de traducteurs de textes grecs. Par là s'explique une anomalie apparente : cet helléniste qui a tant et si longtemps travaillé n'a

presque rien publié de son vivant ! On vient de voir pourquoi : lorsqu'il s'agissait de son travail personnel, il ne se résignait jamais à le considérer comme terminé ; en revanche, il a distribué à pleines mains la substance de dizaines de volumes, et il y a beaucoup de choses qui reviennent à Desrousseaux dans de nombreux ouvrages qui portent d'autres noms.

Bracke-Desrousseaux :

« Ne pas laisser sombrer l'héritage »

Au cours d'une manifestation, qui s'était déroulée à la Sorbonne, le 8 février 1951, Bracke-Desrousseaux définissait ainsi la tâche que s'assignait la « Société des Amis de Léon Blum » :

« La nécessité est apparue de ne pas laisser sombrer avec l'homme l'héritage écrit, imprimé, de ce que les étapes diverses d'une existence d'aspect varié ont fourni de contribution constante aux efforts non d'un seul pays, mais de tous, mais de l'humanité entière, vers une connaissance claire et une maîtrise de plus en plus complète des pas à faire quand on veut la pleine liberté de se développer en paix.

« Faciliter à tous, en sa diversité de forme, l'accès à l'œuvre de Léon Blum, tel est le but. Il suppose qu'on en aura d'abord dressé l'inventaire complet, que l'on garantira contre une disparition toujours possible les publications regardées d'abord comme éphémères, qu'on reconstituera, au besoin à travers une traduction, tel texte émis dans une contrée lointaine : qu'on assurera le maintien à la disposition des générations nouvelles des ouvrages antérieurement publiés, qu'autour d'une même pensée différemment nuancée en des occasions différentes seront formés ou nettement indiqués des groupements naturels de son expression.

« On n'en finirait pas de supposer les multiples modes sous lesquels doit s'opérer la jonction entre éléments d'études directes et fructueuses souvent morcelés ou dispersés. Notez qu'ici ne sont pas seulement envisagés les morceaux d'une biographie à rédiger, mais c'est une existence réelle, une existence qui ne se confine pas en un individu, mais qui entre dans une communauté plus que nationale, mobile et changeante, et qui s'y fond sans s'y perdre. »

F. Béroud, Imp., 25, rue Michel-le-Comte (3e)

archives-socialistes.fr